

En finir avec les colonies

Texte:
Paulette Nandrin

Baptisé AfricaMuseum, revu et corrigé, le Musée de Tervuren rouvre ses portes. Dans son nouvel écrin, il porte un regard plus contemporain sur le continent africain alors que s'ouvre le débat sur la restitution d'œuvres au Congo. L'occasion de voir aussi comment les Belges vivent là-bas et les Congolais ici.

Guido Gryseels, directeur du Musée de Tervuren depuis 2001, aime rappeler que les visiteurs y viennent trois fois dans leur vie: une fois enfants avec leurs grands-parents, une fois comme parents avec leurs enfants et une fois comme grands-parents avec leurs petits-enfants. Les cinq ans de fermeture de ce lieu mythique n'ont donc pas été anodins pour des générations de Belges privés de ces émois.

"Il le fallait pourtant, poursuit Gryseels lors de l'inauguration la semaine dernière du musée rénové. On avait un très beau bâtiment historique, conçu par le Français Charles Girault, inspiré du Petit Palais à Paris et inauguré en 1910, après la mort de Léopold II, son commanditaire. Mais son exposition permanente n'avait plus fait l'objet de modification majeure depuis les années 50. Elle présentait toujours l'image que la Belgique avait du Congo avant la décolonisation. Nous étions parfois qualifiés de dernier musée colonial au monde..."

Afrique et plafond de verre

Et d'évoquer des statues placées dans l'ancienne entrée du musée, vantant l'œuvre "civilisatrice" de Léopold II. *"En tant qu'institution, on a décidé de prendre du recul par rapport au colonialisme en tant que système de gouvernance doublé d'une idéologie raciste et, surtout dans les premières années, usant de la violence. Cela ne veut pas dire que l'on n'a pas de respect pour les nombreuses personnes parties au Congo pleines d'idéaux dans le but d'améliorer le bien-être des communautés africaines et qui y ont apporté des contributions majeures, dans le domaine médical par exemple. On ne peut pas nier l'impact de l'exploitation des sociétés congolaises sur les bénéfices de l'industrie en Belgique. Mais un musée moderne se doit d'avoir un regard critique sur ce passé. Dès le début de notre démarche, on a associé les diasporas africaines, du Congo, du Rwanda, du Burundi, dans ce travail de réflexion."*

En sous-texte, on comprend - et cela nous a été confirmé - que le débat a souvent été vif et qu'il le reste, même en interne, entre scientifiques. Car le musée est aussi un centre d'études africaines où les uns estiment que l'on n'allait pas assez loin dans ce processus de décolonisation, les autres se méfiant parfois d'une interprétation du passé réalisée via des grilles de lecture actuelles. En plus de plaies mal cicatricées, de conflits profonds, un autre défi de taille se posait: le musée dédié par le roi Léopold II à la gloire de l'œuvre coloniale avait aussi besoin

d'un sérieux relifing et d'une muséologie contemporaine. Des murs devaient être grattés pour retrouver ou rafraîchir les frises initiales. Il fallait faire entrer de la lumière, rendre leur transparence aux vitrages et leur lustre aux vitrines, moderniser le système électrique, repenser l'accueil au public, introduire des outils multimédias... Le tout sans dénaturer profondément ce bâtiment classé.

Supervisée par la Régie des Bâtiments, cette restauration a été confiée au prestigieux bureau de l'architecte flamand Stéphane Beel (on lui doit notamment le Musée M de Leuven), associé au bureau Origin. Son principal coup de génie à Tervuren? La création à côté du musée centenaire d'un tout nouveau parallélépipède en verre ne dépassant pas en

hauteur le bâtiment principal de Girault, avec vue imprenable sur le parc et sur l'étang. Cet élégant pavillon contemporain tout en légèreté abrite le hall d'accueil, la billetterie, le restaurant Le Tembo ("l'éléphant") et la boutique-librairie, libérant ainsi de l'espace dans le musée lui-même (on passe de 6.000 à 11.000 m²), qui peut désormais accueillir 1.300 pièces en tout. Au départ de ce pavillon de lumière, autre coup de génie: l'accès au musée proprement dit s'y effectue par un large souterrain d'une centaine de mètres de long. Les fidèles de Tervuren y retrouveront avec un bonheur presque enfantin une des pièces phare, la grande pirogue, longue de 22 mètres, évoquant la rivière Congo.

Plus loin, quasi dans une sorte de cave, on a rélogé, mais pas oublié, une série de sculptures ressemblant comme colonialistes, notamment le célèbre *Homme-léopard*, évoquant la sauvagerie supposée des Africains. Accroché dans la même pièce, lui fait écho non sans humour *Réorganisation* (2002), le tableau du peintre congolais Chéri Samba (voir p. 21). On y voit des Africains tenter de bouter hors du musée cette insultante sculpture tandis que des Blancs font tout pour l'en empêcher.

Les noms des 1.508 Belges morts au Congo entre 1876 et 1908 sont affichés. Pas ceux des Congolais.

C'est d'ailleurs en confrontant une œuvre contemporaine à une œuvre coloniale que les commissaires des différentes salles recadrent souvent le propos. Ainsi dans la somptueuse Grande Rotonde, aux sculptures en bronze louant les bienfaits civilisateurs de la colonie léopoldienne, répond une magnifique œuvre monumentale en bois, intitulée *Nouveau souffle ou le Congo bourgeonnant* de l'artiste congolais contemporain Aimé Mpané, replaçant l'homme africain au centre de cet espace où il s'en prend mine de rien à une couronne royale gravée dans le marbre! Les thématiques se déroulent de salle en salle, "Rituels et cérémonies", "Langues et musiques", "Cabinet de minéraux", "Paysages et diversité" où l'on retrouve, restauré avec soin, l'éléphant empaillé devant lequel des générations sont venues rêver.

Dans la section "Paradoxe des ressources", le hiatus entre la richesse de l'Afrique et la pauvreté des habitants est pointé ainsi que parfois un déficit de bonne gouvernance... Évidemment, l'histoire coloniale, celle du Congo de Léopold II, puis du Congo belge et de son indépendance, fait partie du nouveau récit, mais sans en occuper toute la place. L'Afrique refuse ici d'être ramenée à sa seule histoire coloniale. Ainsi la salle "Une longue histoire" évoque le royaume Kongo régnant sur la région côtière de l'Afrique centrale entre les XIV^e et XIX^e siècles. Le royaume Luba faisait, lui, partie d'un vaste réseau commercial dès le XVIII^e.

Un musée du musée

Décidément, non, tout en Afrique centrale et particulièrement au Congo n'a pas commencé avec l'arrivée de Stanley! Voilà levé le mystère du Continent noir? Il est en tout cas aussi question de langues et de musiques africaines, de chanteurs-raconteurs. Et les styles musicaux modernes, rumba ou autre ndombolo, résonnent dans ce lieu décidément pas comme les autres où, pour nous rappeler à quoi ressemblait un musée colonial, l'on a pourtant gardé, intacte, l'impressionnante salle des crocodiles. On ne quittera pas ce lieu sans découvrir la salle "Art sans pareil", où les 212 objets présentés le sont - c'est rare - en priorité pour leur beauté artistique. Le contenu, lui, en sera changé tous les deux ans.

Un arrêt s'impose encore dans la section "Transit-Mémoire" où sont gravés dans la pierre les noms des 1.508 Belges ayant perdu la vie au sein de l'État indépendant du Congo entre 1876 et 1908. Mais oubli, négligence ou mépris, aucune trace des morts congolais au cours de cette même période. Heureusement, dans son œuvre *Ombres* (2016), Freddy Tsimba de Kinshasa leur rend hommage en jouant avec la lumière sur la verrière. Lors de l'inauguration, la tension actuelle autour de la restitution d'œuvres a été évoquée. Guido Gryseels s'est révélé ouvert à la question et prêt à entreprendre une réflexion sur les possibilités, mais aussi les limites,

de cette problématique. Il apparaît en tout cas que l'on ne pourra plus faire longtemps l'économie d'un débat nuancé sur la question. ✱

Retirer les masques?

Les chefs-d'œuvre de l'AfricaMuseum sont aussi des objets de culte arrachés à leur contexte d'origine. Entre 85 et 90 % de l'art africain classique est exposé hors du continent. Après une histoire longue, mais pas toujours belle.

Texte
Hélène Delforge

Pendant les vacances de Noël, beaucoup d'entre nous vont renouer avec la visite rituelle à Tervuren. Mais que va-t-on montrer à nos mômes? Et peut-on aujourd'hui croiser le regard des masques sans rougir? Le sujet de leurs conditions d'acquisition a fait l'actualité ces dernières semaines. Les points de vue s'affrontent, jusque dans les universités et la communauté scientifique. Les questions de décolonisation, de contexte historique, de loi, d'éthique se mêlent.

Les pièces de musée sont arrivées en Belgique à différents moments: "Un certain nombre d'objets remontent au début de la conquête coloniale", explique Pierre de Maret, professeur d'archéologie et d'anthropologie à l'Université libre de Bruxelles. Soit lors des missions envoyées par Léopold II avant la conférence de Berlin de 1885. "Ce sont des butins de guerre, acquis dans la violence. Ensuite, des pièces ont été récoltées durant

l'État indépendant du Congo, puis pendant la période de la colonie belge. À chaque fois, les situations sont différentes. Des missions scientifiques, anglaises et belges, ont recueilli beaucoup d'objets à la fois. Dans d'autres cas on a très peu d'informations. À l'époque coloniale, pour envoyer une pièce au musée, il suffisait de l'emballer et de l'expédier, sans l'affranchir! À côté de cela, des missionnaires en ont emporté beaucoup. Comment? Certains objets ont été achetés, en bonne et due forme, même si les prix étaient assez faibles. Dans d'autres cas, ils ont été extraits par la force, la ruse, l'intimidation. Puis il y a des objets purement et simplement donnés, achetés par des collectionneurs après la période coloniale."

Sur place, Julien Volper, conservateur en ethnographie à l'AfricaMuseum, pointe la vitrine consacrée au legs de la célèbre Jeanne Walschot, qui remonte aux années 80: "Les gens ont commencé à collectionner de l'art africain au moment des indépendances, vers les années 60. Il était acheté à des

marchands spécialisés". Et commentant la vitrine suivante: "D'autres pièces nous viennent des coloniaux. Ici, ces sceptres en ivoire ont été acquis sur place par un mécanicien de locomotives". Devant la vitrine consacrée aux missionnaires, Julien Volper lit le commentaire officiel: *"Les premiers missionnaires détruisaient les objets qu'ils tenaient pour païens..."* et tique: *"Il y a des cas où ils ont sauvé des objets. Par exemple, des masques de circoncision qui étaient normalement systématiquement détruits après le rituel"*.

Mireille-Tsheusi Robert, présidente de Bamko Cran (Comité afrodescendant pour l'interculturalité) nuance, elle, la notion d'achats réalisés ou de cadeaux faits à l'époque coloniale: *"Combien ont été forcés? Lorsqu'on paie une énorme statuette d'une boîte à œufs, ce n'est pas un achat, c'est de l'extorsion"*. Dans les imposantes archives du musée, Julien Volper dispose clairement de traces de transactions aux montants élevés... Il faut se méfier des généralités, scandent tous les spécialistes. Mais tous reconnaissent, aussi, que les biens mal acquis sont une réalité. À commencer, justement, par ces fameuses "prises de guerre".

La sanglante collection Storms

Martin Vander Elst, chercheur au Laboratoire d'anthropologie prospective de l'UCL et membre de la Plateforme de réflexion pour la décolonisation et la restitution, a consacré une longue étude à ces pièces qui ont fait polémique ces dernières années. *"Storms était un agent colonial belge envoyé au Congo pour conquérir des territoires. Durant cette période, beaucoup de crimes et de massacres ont eu lieu. Il a affronté le chef traditionnel local Lusinga, l'a décapité et a fait ramener un certain nombre de ses objets, dont son crâne, qui se trouve au Musée des Sciences naturelles. C'était un trophée. À Ixelles, il a mis en scène son musée personnel, chez lui. Il a construit tout un imaginaire, destiné à être le reflet de sa propre gloire. Il était conscient du rôle de ces*

→ statuettes. En s'en emparant, il prenait la place de Lusinga. Il n'avait pas de volonté esthétique. Dans ses carnets de terrain, on voit qu'il sait que ce sont des fétiches, des objets culturels. De retour en Belgique, il fait deux présentations à des sociétés d'anthropologie. La question du massacre est masquée. Il ne reste qu'un discours ethnographique, qui visait à montrer la suprématie blanche. À sa mort, sa veuve a légué ces objets au musée. Ils sont devenus œuvres d'art, trésors. Jusqu'à la réouverture, les conditions de leur acquisition n'étaient pas mentionnées. Personne ne savait qu'on payait pour voir des objets acquis par le crime." N'a-t-on pas aussi privé un continent de son histoire? Pierre de Maret se souvient: *"Lorsque j'étais jeune chercheur, j'ai fait visiter le musée au*

ministre de la Culture du Congo-Brazzaville. Ce monsieur, âgé, s'est mis à pleurer devant la beauté des œuvres. Ça a été le début de ma conviction qu'il faut repenser les termes du partage. Je crois qu'il faut faire preuve d'imagination, s'inspirer des gardes alternées. Les objets, redevenus propriétés d'un État, peuvent être conservés ailleurs tant que les conditions de conservation sur place ne conviennent pas. Ce qui est insupportable, c'est que la plus grande partie du patrimoine et des chefs-d'œuvre n'e soit plus en Afrique, que tout soit ici, et souvent dans des collections privées".

"Ils sont comme morts, confirme Pierre-Joseph Laurent, anthropologue et professeur d'anthropologie à l'UCL. Je suis triste de voir ces objets que j'ai connus vivants, dont je connais la portée, exposés dans une vitrine. Il faut en raconter le sens profond. Par exemple, des masques funéraires ne sont portés que rarement, à l'occasion de funérailles particulières. Ils racontent le destin de celui qui est là, son départ dans la cour des ancêtres, ils expriment l'incroyable problème de la finitude. Ces objets jouent un rôle-clé, ils ont fondé le vivre ensemble dans ces sociétés, ce sont des jalons de l'histoire et de l'histoire de ces gens. Chez nous aussi, les lieux de commémoration ont de l'importance." ✕

"J'ai vu un ministre africain pleurer devant la beauté des œuvres. Il faut repenser les termes de leur partage."

À voir

Le remarquable documentaire *Totems et tabous*, de Didier Cattier, sur Auvio.

Rendre tous les biens volés en Afrique semble évident. Pourtant rien n'est simple.

L'initiative de la France et les déclarations d'Emmanuel Macron sur le Quai Branly n'ont rien à la complexité juridique, entre lois nationales, convention de l'Unesco de 1970, prescription des crimes ou, au contraire, imprescriptibilité... "On nous dit que ces biens sont inaliénables?", questionne Mireille-Tsheusi Robert, présidente de Bamko Cran. Mais ces lois ont été faites par les pays colonisateurs. Elles peuvent être changées, parce que la société change. Nous sommes dans un état post-colonial." Quid, alors, de la perspective historique? "On ne peut pas appliquer les lois actuelles aux objets du passé, objecte Julien Volper. La notion de prise de guerre a été condamnée en 1899 par la convention de La Haye. Avant ça n'existait pas, ce qui explique que Le jardin des délices de Jérôme Bosch soit exposé au Prado. Comme ça touche à toutes les cultures, il faut

draît une loi internationale rétroactive..."

Et si l'on s'accorde sur la restitution des biens mal acquis, à qui revient la charge de la preuve? Est-ce aux musées de fournir des actes d'achat et comment juge-t-on de leur validité? Aux victimes? Mireille-Tsheusi Robert: *"Ce qu'on réclame, c'est un comité d'experts diversifiés, transparents, avec un agenda, un calendrier final, une mission claire, qui s'attaque au problème et démarre les démarches"*. Le musée de Tervuren semble aller dans ce sens et a proposé des partenariats, notamment avec le Sénégal. Quant aux conditions de conservation des œuvres, qui semblent moins sûres en Afrique, "le tourisme lié à ces œuvres permettrait de financer leur conservation, argue Mireille-Tsheusi Robert. Un musée d'art contemporain construit en partenariat avec la Corée du Sud va ouvrir à Kinshasa. Il réserve une large part à l'ancien. On ne parle pas de retour mais de restitution. Ça concerne les titres de propriété. Le Congo doit pouvoir dire: "Nous ne sommes pas prêts, gardez les objets, conservez-les". Ou décider de les conserver au superbe musée du Sénégal ou en Afrique du Sud".

Congolais de Belgique, Belges du Congo

La communauté congolaise n'hésite plus à demander des comptes. Mais elle a encore du mal à s'accorder sur le rôle des Belges dans le développement de son pays d'origine.

Texte:
Thomas
Depicker

Une once d'hésitation est perceptible dans la voix d'Emmanuel lorsqu'il tente d'expliquer la vision qu'il porte sur la Belgique. Son expression trahit un léger malaise, comme s'il avait peur d'être taxé d'ingratitude, lui l'enfant de Molenbeek qui ose critiquer le pays qui l'a vu naître et dans lequel il a grandi. *"On ne va pas se mentir, l'image que l'on a de la Belgique, elle est plutôt négative."* Une fois lancé, l'assurance le gagne et ses propos coulent. *"On ne peut s'empêcher d'associer la pauvreté actuelle du Congo à la mainmise historique de la Belgique. Encore aujourd'hui, on voit une sorte d'esclavagisme moderne dans les relations belgo-congolaises. Et on pense que l'Occident soutient la dictature moderne qui règne au Congo."*

Mais le jeune Bruxellois ne se fait pas le porte-voix de toute une communauté. Pas besoin, une balade à travers les quartiers à forte consonance congolaise tend à nous mener vers les mêmes conclusions. Mais on ne décèle ni haine ni rancœur. Si les jeunes générations congolaises ne se privent pas de critiquer → les actes commis par les colonisateurs belges, ce qui se joue en ce moment dans le pays de leurs parents est trop important pour qu'elles restent attachées au passé. La question est alors de savoir si, pour elles, la Belgique a sa place dans l'avenir congolais. *"La Belgique va avoir un rôle à jouer puisqu'elle a toujours son mot à dire. Mais je pense que l'on devrait laisser les pays africains se développer par eux-mêmes, pense Emmanuel. Compter sur le pays colonisateur implique de lui laisser une trop grande influence."*

"Un jour, je rentrerai au Congo. Je le vois comme un devoir, je lui dois en partie qui je suis."

Oleko Kungambolo partage cet avis. Au milieu des années 90, ce père de famille a fui la guerre et la misère, son fils Olivier sous le bras. Ensemble, ils ont transité par plusieurs pays européens avant de débarquer en Belgique en 2004. *"Beaucoup de Belges œuvrent aujourd'hui pour le bien du Congo mais au niveau politique, ce qui lie les deux pays, c'est une relation d'intérêt. Les Congolais doivent s'occuper de leur pays. Aucune nation ne s'est bâtie sur les fondations d'une autre."* Olivier, qui a aujourd'hui une vingtaine d'années, est plus nuancé. *"La Belgique peut être une source d'aide pour le développement du Congo. En fait, elle doit l'être. Ayant basé une partie de sa richesse sur l'exploitation du Congo, elle a l'obligation de soutenir son développement. Mais son aide doit être désintéressée. J'ai peur qu'en participant au développement, les Occidentaux continuent de jouer avec les marionnettes qu'ils ont mises au pouvoir, comme avec Kabila et Mobutu. Je ne saurais pas par où commencer, mais les Congolais doivent se rendre compte qu'ils disposent des connaissances nécessaires, en plus des matières premières."*

Attentifs à la politique de leur pays, ils entrevoient la fin de l'année avec fébrilité. Les élections du 23 décembre approchent et c'est peu dire qu'ils n'attendent aucune avancée démocratique. *"C'est une mascarade. Rien n'est fait pour que le pays puisse organiser des élections crédibles"*, affirme Oleko. *"On attend de voir ce que le président sortant va faire pour garder la main. C'est triste mais on part du principe que c'est truqué. À chaque fois qu'un opposant valable se présente, le régime trouve un moyen de l'enfermer, avec le soutien des pays occidentaux"*, appuie Emmanuel alors qu'Olivier confie ne pas y croire, au point qu'il ne suit que très succinctement les préparatifs des élections. *"Je m'intéresse à ce qui se passe au Congo et je m'informe, mais les élections me semblent être un tel amas de magouilles que je passe un peu à côté. Je pars du principe qu'ils sont tous pourris. Je sais que j'exagère, que je devrais suivre ce qu'il se passe pour pouvoir dire cela, mais sincèrement, j'attends de voir le verdict."*

Ce passé qui passe très bien

La tristesse se glisse dans sa voix lorsque Olivier, d'habitude si jovial, aborde la relation qu'il entretient avec son pays d'origine. Il le sait, un jour il rentrera au Congo. *"Je le vois comme un devoir. Je lui dois en partie qui je suis. J'ai été envoyé ici par ma famille pour avoir un avenir meilleur, je dois rendre tout ça. C'est une bénédiction d'être Congolais, et si ce n'est pas nous qui rentrons aider le pays, qui le fera?"* Son père Oleko rêve lui aussi de regagner ses terres. *"Vous ne rencontrerez pas un Congolais qui ne souhaite pas y retourner."*

L'ambiguïté des sentiments qui animent les Congolais de Belgique nous a donné envie de faire un rapide crochet par le Congo pour comprendre le quotidien actuel des expatriés belges. On y a croisé Jean. Ce cadre d'une banque européenne a vécu de longues années à Kinshasa, tout en voyageant à travers le pays. S'il a récemment rallié le Rwanda, il garde le Congo dans son cœur. *"Il y a certains pays où l'on peut vivre sans les aimer. Au Congo, c'est impossible. Si l'on n'y est pas bien, on n'y reste pas."* L'occasion pour lui de louer les qualités d'accueil des Congolais, très extravertis. *"Il ne faut que quelques semaines pour être invité à un dîner ou à un mariage. Les Congolais sont profondément généreux, ils vous rendent l'attention que vous leur portez au centuple. Il n'y a pas de ghetto destiné aux expatriés, tout le monde vit en communauté. Ils considèrent que nous sommes cousins, que l'on a une histoire commune."*

Une histoire néanmoins brûlante qui, à première vue, laisse à penser qu'il vaut mieux cacher son passeport belge. Jean nous assure pourtant que nous jouissons d'un certain capital sympathie. *"En fait, la colonisation est à la fois proche et loin. Le pays*

est indépendant depuis près de soixante ans, peu de Congolais d'aujourd'hui ont vécu la colonie. J'étais là pour le cinquantième anniversaire de l'indépendance et personnellement, je n'ai jamais senti de ressentiment. Je pense que les Congolais comptent sur la Belgique. Ils savent se montrer critiques, et à juste titre, mais selon moi, aujourd'hui, la Belgique reste une référence positive. Vous seriez étonné de voir à quel point les Congolais suivent la politique belge... Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un sujet tabou, on peut

en discuter." Un passé colonial qui semble plus s'ancrer dans les esprits que dans le quotidien. *"Je n'ai jamais réellement senti de vestige de l'époque coloniale. L'administration est aujourd'hui 100 % congolaise, les cadres sont Congolais... Ils sont nombreux à avoir étudié à l'étranger et à être revenus pour développer leur pays."* Un phénomène qui fait écho à la volonté d'Olivier de retourner un jour à ses racines. *"Ces jeunes représentent une véritable valeur ajoutée pour le Congo. On sent que les Congolais aiment leur pays."*

La diaspora la plus diplômée

En 2010, l'European Migration Network a longuement analysé les mécanismes de la migration et de l'implantation congolaise en Belgique. Certes, l'étude date un peu, mais aux dires et à la vue des profils de nos interlocuteurs, les conclusions sont toujours d'actualité. On apprend d'abord que l'immigration congolaise a longtemps été le fait d'étudiants. Jusqu'au milieu des années septante, ils constituaient le principal motif de déplacement. La migration estudiantine ne s'est jamais démentie, mais elle s'est couplée au début des

années 80 à une première migration économique avant que les guerres qui gangrènaient le Congo dans les années 90 et 2000 n'entraînent un afflux de réfugiés politiques. En deux décennies, la migration congolaise a donc changé de forme. D'une circulation étudiante caractérisée par de très nombreux retours au pays, elle a mené à une logique d'installation provoquée par le regroupement familial et les demandes de protection internationale.

L'enquête a également révélé que la diaspora congolaise est la plus diplômée du royaume et celle qui compte le plus d'universitaires. Une situation en partie expliquée par le caractère étudiant des premières migrations qui offre une réponse objective à Theo Francken qui, on s'en souvient, s'amusait à remettre en question la plus-value de la communauté congolaise. Une communauté qui connaît, malgré sa réussite scolaire, un important taux de chômage et qui vit dans une certaine précarité. Ainsi, l'étude mettait le doigt sur le complexe de Congolais peinant à valoriser des diplômes pourtant obtenus en Belgique. Et surtout, elle pointait la discrimination dont ils sont victimes sur le marché de l'emploi. ✕